

Bangkok.

À l'instant d'arriver. Nous sommes très haut. Je ne me souviens plus. Douzième étage ? En face, trois tours jumelles. En dessous, le fleuve Chao Phraya sillonné, traces d'écumes effacées, retrouvées, bateaux qui filent, se croisent, se dépassent, toujours à deux doigts de la catastrophe. En contre-jour. Un peu plus tard, les mêmes dans un halo de fin d'après-midi. Brumes de fin de journée. Les lignes blanches des sillages ont muté en dentelles argentées.

Dans le lointain, depuis le quai de l'hôtel, en laissant errer un regard lourd de fatigue, d'autres tours s'imposent, que je vois sans discuter. Pas en état de débattre des tours, des gratte-ciel et de leur conformité au modèle. Quelques-unes, surprenantes, accrochent le regard. Les gratte-ciel de Bangkok sont-ils conçus pour échapper aux inondations ?

À cent mètres au-dessus du sol, une tour étrange toute composée d'un assemblage de modules en forme de banque anglaise néo-classique à fronton et colonnes. Plusieurs temples de l'argent sont encastrés depuis le niveau du fleuve jusqu'au sommet et au beau milieu du gratte-ciel. Grandiose ? Télescopage géant de colonnes qui dominent et de la tour qui fait piédestal. Façades de temple en marbre blanc ou béton blanc façon marbre.

Plus loin, un gratte-ciel se déclare ouvertement asiatique puisqu'il est surmonté d'une pagode. Certains gratte-ciel new-yorkais ne sont-ils pas couronnés de cathédrales, de châteaux

de la Loire ou de répliques de Hohenschwangau ? Encore plus loin, comme à New York, Chicago, ou Los Angeles, s'exhibe une de ces tours dont le sommet paraît conçu pour s'envoler ou atterrir ? Pistes d'hélicoptères ou aires de décollage des grands voiliers ? Contemplation qui dure. Malgré la tonne qui pèse sur les paupières. Voir le nouveau. Le différent.

Se mêlent, dans le croisement des sillages, les bateaux-bus et leur chargement humain, les bateaux bourrés de marchandises. Les longues lignes vertes, lianes de verdure arrachées aux fonds, arrachées aux rives, filent, elles aussi, serpentent et colorent de bleu vert le tissage blanc des bateaux qui montent, descendent et se croisent. La ville, en-dessous et au loin, en forme de carte sommaire, une partie infime, des détails de rues se devinent, striés et voilés de résilles aléatoires. Réseaux ou résilles ? Tissage étrange de la ville qui répond au tissage de la noria des barcasses un peu poussives recoupant le sillage des longues navettes multicolores. Bateaux dessinant des lignes, les entrecoupant, les mêlant en nœuds fragiles, en traces de sillages vite effacées. Tissus chatoyant sous le soleil qui s'évanouit et disparaîtra bientôt comme se dissolvent les réseaux d'écumes, de brumes et de lumières affadies.

Fin d'après-midi qui mute en soirée chaude et humide ! Il faut partir. Quitter l'hôtel. Pour connaître la ville. Il faut partir à sa rencontre. Premier vrai contact avec la vie asiatique : manger. Tu verras. Cuisine thaï. Ce n'est pas loin. Le taxi attend. Splendidement rose. Important cette rencontre avec ce monde nouveau. L'Asie. Je m'attends... quand on va en Asie pour la première fois, on s'attend à de nouvelles choses. Bien sûr, il y aura aussi les odeurs. Odeurs d'épice et de soupe qui bout dans la rue, étals odorants des poissons séchés. Senteurs d'Asie qui n'ont pas encore été chassées par

le propre et l'ordonné. On s'attend à une Asie, un peu, comme avant. Des cris, des appels gutturaux et rauques. Des rues surpeuplées. Des gosses souriant, des femmes surtout, charmantes, belles et mystérieuses.

Je dois être fatigué et mon odorat aussi, car si je sens quelque chose, c'est un quelque chose que je ne retiens pas. Que je ne remarque pas. Des odeurs pas si fortes, pas si originales ou différentes. Banales.

Pour aller dans le restaurant qu'on nous a vivement recommandé, il faut faire un bout de chemin en taxi. Ce n'est pas très loin. On doit quitter l'hôtel, au milieu d'une sorte de désordre urbain plein de charme. Avec les taxis-bicyclettes. Les pousse-pousse, les tuk-tuk. Le charme de l'Asie est bientôt là.

Un peu plus loin, le taxi suit une série de grandes artères sombres et technologiques comme un tunnel de chemin de fer. Mais oui, au fait ! C'est ça cette odeur. Une odeur de tunnel de chemin de fer. Ça sent le béton sale et l'acier poisseux, la fonte humide où la rouille pointe et s'insinue. Mais aussi – je les repère vite – les odeurs de poussières et de gaz d'échappement. Ça fume du noir, lourd et presque solide. Ça crachote et pétarade de tous côtés. Aux feux rouges avec leurs compteurs de secondes, trois, deux, un... partez ! À l'arrêt, tout autour, de nous, les moteurs qui chauffent. Qui brûlent essence, diesel, gaz. Je souris. Je suis un animal des villes. Il me faut ma dose d'oxyde de carbone pour survivre. Là, ce soir, à Bangkok, j'ai ma ration de senteurs de ville moderne, à base de béton humide, d'asphalte, de pavés disjoints, de flaques d'eau stagnante et huileuse, d'électricité et de pétrole brûlé.

Notre taxi suit une voûte à double niveau, métro et autoroute, qui interdit le ciel, obstrue et annihile le regard.